

s'étaient formés en groupes à peu de distance du presbytère. Les conversations roulaient naturellement sur l'arrivée des soldats, qui était le grand événement du jour et de l'endroit.

Le sergent, guidé par Diégo, avait pressé le pas pour arriver à l'habitation qui devait les héberger. Rafaël les avait quittés pour reprendre le chemin du moulin. Comme ils débouchaient sur la petite place où se trouvaient réunis les villageois, ils aperçurent don Gaspard arrêté à proximité de l'église. Un peu plus loin, l'abbé Juan venait en aide à un mendiant qui avait peine à se dresser sur ses béquilles.

—Hé donc ! Perez, disait le curé d'une voix assez haute pour qu'il fût facile de l'entendre de loin, tu t'es risqué à prendre l'air aujourd'hui ? Il est vrai que le temps est superbe et ta santé ?

—Couci, couci, monsieur l'abbé, répondit le pauvre en chevrotant, les années marchent plus vite que moi, et l'on ne supporte pas facilement ses douleurs, quand on est vieux, perclus et pauvre.

—Et le médecin, que dit-il ?

—Il veut que je change de maison, que j'aille à Béjar, où l'air est moins vif qu'ici. Autant dire : mon brave homme, prends ton mal en patience, en attendant que Dieu te l'enlève en t'appelant à lui.

Le curé poussa un soupir.

—Rassurez-vous, monsieur l'abbé, dit le mendiant, ce n'est pas là ce qui m'afflige. Je me dis toujours : Courage, Perez ! ne t'alarme point de l'avenir ; n'as-tu pas à la Chênaie le meilleur, le plus sûr des amis dans l'abbé Juan, qui te fermera les yeux quand tu seras mort et priera pour le repos de ton âme ?

—Et tu ne te trompes point, Perez. Dieu te compensera là-haut tout le mal que tu as eu ici-bas.

Puis, se tournant vers Roch, qui se trouvait à quelque distance avec Marie :

—Le payeur nous a-t-il apporté de l'argent ? demanda-t-il.

—Il ne viendra que dans huit jours, monsieur le curé, répartit le sacristain.

Le curé eut un mouvement de dépit.

—Que nous reste-t-il, Marie ? interrogea-t-il en regardant sa nièce avec anxiété.

—Rien, mon oncle ; vous avez tout donné, il y a trois jours.

—Comment, rien ?

Un nuage assombrit son front. Mais, reprenant aussitôt son sang-froid, il se dirigea précipitamment vers les groupes de paysans :

—Écoutez tous, cria-t-il d'une voix où le commandement se mêlait à la prière.

Les conversations cessèrent, et on forma le cercle autour du curé.

—Mes frères, dit-il avec un ton qu'il eût pris en chaire, l'aumône est un capital que nous plaçons à gros intérêts dans le paradis et que Dieu inscrit à notre compte qu'il tient en règle. Aujourd'hui, fête de la Saint-Jean, le village est en liesse ; chacun de vous ira naturellement au cabaret se rafraîchir. Or, chacun de vous y dépensera au moins six ou huit cuartos. C'est peu de chose pour un jour de fête, et je ne me récrie point. Je vous conseille, au contraire, de doubler cette dépense, à la condition que vous m'en donniez la moitié pour un malheureux que vous connaissez et qui vous a vus naître presque tous. Sachez qu'il n'y a pas de plus riche, de plus féconde semence que celle du bien. La charité, mes frères, c'est non seulement pour l'homme le plus sacré des devoirs, c'est encore la plus sûre garantie du bonheur dans la vie future. C'est aussi la plus douce joie que puisse avoir sur la terre un cœur pur et digne. N'est-ce point, en effet, un bonheur de savoir que

personne ne souffre autour de soi, et que s'il est des pauvres auxquels la fortune refuse ses dons, cet oubli peut être réparé par l'aumône ? Donnez donc, donnez, au nom du ciel, au nom de vous-mêmes.

Le curé avait ôté son chapeau et commencé le tour du cercle. Les femmes, touchées de cette éloquence simple mais naissante, pleuraient d'émotion. Les hommes ne pouvaient, eux aussi, s'empêcher d'essuyer une larme. Les pièces de monnaie tombaient sans interruption dans l'aumônière improvisée ; car personne, soit amour-propre, soit amour véritable du prochain, ne songeait à se dispenser d'apporter sa modeste contribution au tribut si justement réclamé par le brave pasteur pour le vieux Perez.

Quand le curé fut arrivé à l'endroit où se trouvait le sergent, Robreno fit un salut militaire, et soulevant dans sa main un demi-douro :

—C'est égal, dit-il, moi qui ai vu le feu de vingt batailles et que la voix du canon ne ferait pas sourciller, je me sens tout bouleversé. J'ai entendu bien des prêtres parler, prêcher, sermonner, mais celui-ci a un je ne sais quoi, qui, que... Je ne sais plus ce que je dis.

Et il laissa choir sa pièce d'argent parmi celles qui emplissaient déjà le chapeau.

—Merci, mon fils, dit l'abbé avec un geste de bonté, Dieu vous le rendra au centuple.

A ce moment, il s'arrêtait devant Diégo.

—Et toi, mon enfant ? demanda-t-il en le regardant avec autant de peine que de tendresse.

—Moi, répondit sourdement le jeune homme en rougissant de honte, je ne puis rien vous donner... je n'ai rien.

Une exclamation d'étonnement et d'indignation partit de tous les rangs de la foule.

—Rien, répéta le curé aussi contrit que si le reproche des assistants eût été dirigé contre lui-même.

—Je ne suis plus qu'un soldat sans fortune, ajouta Diégo en voyant que le bras du prêtre demeurait étendu vers lui ; autrefois, quand ma mère vivait, je ne me trouvais point sans ressources ; aujourd'hui, je suis orphelin, seul au monde, sans avoir rien à attendre de personne. On me dira que j'ai un père riche et puissant, je n'en sais rien ; si je me trompe, demandez-lui qu'il vous donne en mon nom, mais soyez sûr d'avance qu'il n'en fera rien.

Gaspard, qui était mêlé à la foule, n'avait pas perdu une seule des paroles de son fils. Irrité, il se fraya un chemin jusqu'au curé, et jetant dans le chapeau une poignée de pièces d'argent :

—Il y a des fils qui sont morts pour leur père, dit-il avec rage, bien que leurs noms ne se trouvent point encore inscrits au registre mortuaire. Voici pour moi, monsieur l'abbé, car je n'ai plus de fils.

Diégo ne s'attendait point à cet affront, qu'il essayait devant tout le village. Il releva la tête avec fierté, et passant la main sous ses vêtements, il arracha la chaîne d'or qu'il portait au cou, et après en avoir détaché le médaillon, la jeta dans le chapeau du curé en s'écriant :

—Voici pour ce fils. A défaut d'argent, cette chaîne vaut cent fois le don du père qui renie son enfant.

—Insolent ! s'exclama Gaspard en se précipitant sur lui.

Diégo le toisa du regard, les bras croisés sur la poitrine.

—Gaspard ! Diégo ! s'écria le curé en se jetant entre eux et en tenant les bras étendus pour les séparer.

Les assistants demeuraient muets, frappés de surprise et d'effroi à la vue de cette scène entre le père et le fils.

—Ah ! je châtierai cette insolence, cette ingratitude, rugit Gaspard.

—Si je ne suis qu'un insolent, un ingrat, qu'êtes-vous ? riposta le jeune homme aveuglé par la colère, et quel nom dois-je vous donner ?

—Celui de père et point d'autre, répliqua le prêtre avec gravité. Votre devoir est pour l'un la soumission, pour l'autre le pardon.

Et radoucissant sa voix, à laquelle il donnait en même temps une inflexion de prière :

—Gaspard, dit-il, au nom du ciel, je vous en conjure, ouvrez vos bras à cet enfant qui a besoin de votre aide, de votre amour paternel.

—L'embrasser ! moi ! dit l'alcade avec dédain, en reculant de plusieurs pas en arrière, jamais ! Je ne connais point cet homme qui n'est pas mon fils ! Non, je l'ai maudit ! et quiconque prend parti pour lui est contre moi, qu'on le sache.

Cette menace eut l'effet auquel on devait s'attendre. Les villageois, presque tous fermiers de l'alcade, eurent instinctivement un mouvement de recul et firent le vide autour de Diégo, ne laissant auprès de lui que le sergent et le curé.

—Gaspard, dit le prêtre d'un ton solennel, vos paroles me font horreur. Sachez-le, vous aussi, sachez tous, que je ne faillirai point à la promesse que j'ai faite à la pauvre sainte, à l'infortunée Angèle, que tout le monde oublie ici. Puisque vous reniez votre fils, Gaspard, puisque tout le monde l'abandonne, qu'il compte sur moi, qu'il regarde ma maison comme la sienne. Viens, mon enfant, viens !

Le veillard avait saisi la main du jeune homme et l'entraînait. Diégo eut un geste de remerciement.

—S'opposer à ma volonté, c'est méconnaître mes droits de père, cria l'alcade.

—Ces droits, vous y renoncez par votre conduite, dit le prêtre : il ne reste plus ici que les miens, que ceux du pasteur qui a charge d'âmes.

—Vous oubliez que ce jeune homme...

—Je n'oublie rien. Je sais qu'il a besoin de protection, je le protège. Jesus-Christ n'a-t-il pas dit : "Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal ?"

Et pour prouver que la parole de Dieu devait seule avoir force de loi aux yeux du prêtre, l'abbé Juan, après avoir versé le produit de sa collecte dans le chapeau du mendiant, se dirigea vers presbytère, suivi du fils de l'alcade.

A l'instant même où il allait franchir le perron, Marie, qui l'avait précédé, l'arrêta par le bras, et d'une voix étouffée, où passaient tous les sentiments d'une âme chaste et tremblante :

—Diégo ne peut pas rester chez nous, dit-elle.

—Pourquoi ? demanda le veillard, étonné que sa nièce elle-même voulût traverser ses desseins.

Elle inclina la tête, de manière à approcher ses lèvres de l'oreille du prêtre et, baissant la voix pour n'être entendue que de lui seul, elle murmura :

—Je l'aime !

VIII

L'AVEU.

La foudre serait tombée aux pieds de l'abbé Juan, qu'il n'eût pas été plus stupéfait. Certes le veillard ne doutait pas de la pureté de mœurs de la jeune fille. L'aveu même qu'elle lui faisait timidement mais avec sincérité le rassurait complètement à cet égard.

(A suivre.)